

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

# Le Canadien Illustré

RECUEIL DE LITTÉRATURE CHOISIE.

<b>PREMIERE ANNEE.</b>	<b>Paraissant le JEUDI.</b>	<b>NUMERO 11.</b>
<b>ABONNEMENTS.</b>	<b>2 CENTS</b> LE NUMERO.	<b>ADMINISTRATION ET REDACTION:</b> 32 RUE BONSECOURS Boite 1050, Bureau de Poste, Montréal.
Un an ..... \$ 1.00 Six mois ..... 50 Trois mois ..... 25		

MONTREAL, 14 JUILLET 1881.

## PHAROLD LE BOHEMIEN.

XII

(Suite)

—S'il était maintenant arrêté, qui sait si l'on n'en trouverait pas? repartit le garde dont l'œil étincela, sous sa paupière baissée, d'un éclat haineux. J'ai entendu conter aux veillées bien des choses que monsieur le comte ignore sans doute.

—Et que je veux ignorer, répliqua vivement le comte. Je suis trop intéressé dans cette question pour être juge impartial. Cependant, ajouta-t-il après une pause, s'il y a quelque chose de sérieux dans ce que vous avez appris, vous ferez bien d'en informer M. Ardouin. C'est même votre devoir. Mais laissez ce Pharold pour revenir à nos bohémiens. Comment vous y prendrez-vous pour les arrêter en flagrant délit de braconnage?

Sûr de l'approbation du comte, le garde n'hésita plus à s'expliquer.



Prenez garde, Cottin, dit-il, si l'on venait à savoir..... (Page 122, col. 1.)

—Monsieur le comte n'est pas sans avoir entendu parler de Breton, le marchand de gibier de Pierrie, dit-il. Ce serait un état un peu difficile que le sien s'il était trop curieux sur l'origine du gibier qu'il achète, et, pour dire toute la vérité, les braconniers sont ses meilleurs fournisseurs. Mais c'est cependant un brave homme, qui mène prudemment son commerce, et il nous sert même plus qu'il ne nous nuit, car il n'achète pas le gibier qui vient de nos bois, et il empêche ainsi d'y braconner.

—Bien, bien, fit le comte avec impatience. Je ne vous demande pas tout cela. Où voulez-vous en venir?

—A ceci, monsieur le comte. Hier Breton m'a dit que les bohémiens lui avaient proposé de lui

venir leur plusieurs chevreaux, mais qu'il avait refusé, se doutant que le gibier devait être tué sur vos terres, et ne voulant d'ailleurs avoir aucun rapport avec ces vagabonds. Mais nous

sommes assez bien ensemble pour qu'il ne me refuse pas un petit service à l'occasion, surtout si j'appuie ma demande de quelques écus. Les bohémiens ne manqueront pas de revenir à la charge. Il fera semblant de céder à leurs prières, et après s'être informé de l'endroit et de l'heure où ils pénétreront dans le parc, il me le fera savoir, de sorte que pour surprendre les braconniers, je n'aurai qu'à bien choisir mon poste et à me faire accompagner d'une troupe suffisante pour leur enlever tout moyen de résistance.

Malgré sa haine pour Pharold, le comte, trop fier pour ne pas avoir en horreur tout ce qui était vil et lâche, éprouva un vif sentiment de dégoût. Au milieu des grossiers mensonges de Cottin, il avait d'ailleurs parfaitement démêlé la vérité et deviné que son garde tolérait les déprédations des braconniers à la condition d'en partager les bénéfices avec le marchand de Pierric.

Son premier châtement fut d'être obligé de dissimuler sa colère et de subir les services d'un misérable qu'en tout autre circonstance il eût chassé avec mépris.

—Prenez garde, Cottin, dit-il. Si l'on venait à savoir que c'est à votre instigation que les bohémiens ont pénétré dans le parc, l'affaire serait mauvaise pour vous, et bien que je connaisse et apprécie vos intentions, je ne pourrais, malgré tout le désir que j'en auras, vous être d'aucun secours.

Cottin sourit.

—Breton seul pourrait me trahir, dit-il d'un ton significatif, et il n'est pas assez ennemi de lui-même pour le faire. Puis, on peut bien risquer quelque chose pour s'emparer de ce Pharold.

—Pharold n'aura garde de se joindre aux braconniers, fit le comte en secouant la tête.

—C'est vrai, répondit le garde, et je sais même qu'il leur a sévèrement défendu toute expédition de ce genre. Mais quand il saura ses hommes compromis, et je m'arrangerai de façon à ce qu'il le sache, il ne les laissera pas dans ce danger. Ces brigands-là se soutiennent toujours entre eux, et c'est bien sur quoi je compte pour l'arrêter.

Le comte fut pris d'un tel dégoût que, craignant de n'être plus maître de le cacher, il coupa court à l'entretien.

—Agissez comme vous l'entendez, Cottin, dit-il sèchement, et surtout évitez de vous compromettre. Voici vingt écus, ajouta-t-il, pour payer ce marchand et les hommes dont vous aurez besoin. Si cette somme ne suffisait pas, je solderai le surplus de vos dépenses. Vous viendrez, quand toutes vos mesures seront prises, m'informer du jour où vous comptez les mettre à exécution.

—Mais, monsieur le comte, dit le garde, après quelque hésitation, j'ai idée que cette nuit même nous réglerons l'affaire.

—Alors, aussitôt qu'elle le sera, fût-ce au milieu de la nuit, vous m'en ferez savoir le résultat.

Et sur cette parole, le comte tourna brusquement le dos au garde, fit signe au palefrenier qui tenait son cheval à l'autre bout de la cour d'approcher, et se mettant en selle, il partit aussitôt pour le château d'Erbray.

Grâce à la haine qui animait Cottin et qui devait être le meilleur stimulant de son zèle, il était maintenant presque assuré de la réussite de la première et de la plus urgente partie de ses projets : l'arrestation de Pharold.

Il restait, il est vrai, à le convaincre du crime dont il voulait l'accuser, et bien qu'il possédât des armes qui, entre ses mains, pouvaient devenir funestes au bohémien, c'était chose périlleuse et délicate de les produire sans soulever un étonnement que l'incident le plus léger pouvait changer en soupçon.

Tout en gagnant le château, il cherchait un moyen d'y réussir, et il s'en allait, sombre et pensif en apparence, mais savourant à l'avance les joies amères de la haine et ne se doutant guère qu'à l'heure même le colonel d'Availles faisait au Val Maudit des découvertes qui jetaient un jour menaçant et sinistre sur la disparition de son fils.

Lorsqu'il atteignit d'Erbray, il était sans doute assez satisfait du résultat de ses méditations, car il sauta légèrement à terre et gagna ses appartements d'un pas allègre et presque joyeux.

En montant le perron, il aperçut dans la cour, à quelque distance, un cheval couvert de sueur et de poussière, qu'un domestique tenait par la bride.

Croyant qu'il appartenait à son homme d'affaires ou à quelqu'un des visiteurs de ce dernier, il n'y fit à peine attention et il allait poursuivre son chemin quand un valet de chambre l'arrêta dans le vestibule et lui annonça qu'un gentilhomme, qui prétendait avoir à l'entretenir d'une affaire importante et n'avait pas voulu dire son nom, attendait son retour dans le petit salon.

Le moindre événement, pour peu qu'il soit inattendu, suffit à troubler une conscience coupable.

Le comte pâlit et rappela fort aigrement à son domestique qu'il lui avait expressément défendu d'admettre en son absence des inconnus au château. Puis, impatient de savoir ce que lui voulait cet étranger, il se dirigea vers le petit salon.

En l'apercevant, le visiteur se leva d'un air empressé.

C'était un homme paraissant de quelques années plus jeune que le comte, un grand escogriffe, sec et maigre, doué d'un de ces tempéraments privilégiés sur lesquels les années et les excès glissent sans pouvoir les entamer. Sillonnée de rides, pâlie par les veilles et les débauches, sa figure, jadis belle, maintenant usée et flétrie, rayonnait en dépit de ces marques de fatigue de cette inaltérable bonne humeur qui est l'apanage d'une bonne conscience ou d'un bon estomac. Tout, du reste, dans sa personne, son imperturbable assurance, son sourire insinuant, son regard effronté, décelait un rare mélange d'audace, d'opiniâtreté et d'impudence.

Mais d'excellentes manières et une mise soignée, bien qu'elle ne fût plus de la première fraîcheur, couvraient ce qu'au premier abord son air pouvait avoir de choquant, et bien qu'on se sentît mis en défiance, on hésitait avant de traiter comme un chevalier d'industrie un homme qui évidemment avait appartenu au meilleur monde.

Le visage du comte ayant exprimé, à sa vue, un étonnement qui équivalait à une interrogation, l'étranger l'aborda en souriant, et lui tendant la main :

—Je vois, mon cher d'Erbray, dit-il avec une aisance parfaite, malgré la froideur décourageante du comte, que le temps a effacé de votre mémoire ma figure, bien changée, du reste. Mais j'espère qu'il n'en est pas de même de mon souvenir, et que vous vous rappelez tout au moins du nom d'un de vos vieux amis, le baron d'Escoublic ?

Le comte s'inclina légèrement, mais sans prendre la main qui lui était tendue

—Je me la rappelle en effet, dit-il avec une fierté hautaine. Mais il y a si longtemps que toutes relations ont cessé entre nous, que je ne pensais pas qu'elles se renoueraient jamais et j'étais certes loin de m'attendre à l'honneur de votre visite.

—Ne me gardez pas rancune du long silence que j'ai gardé à votre égard, mon cher d'Erbray, répliqua le baron d'Escoublae avec un sang-froid irritant, et surtout ne l'attribuez pas à l'indifférence. Les hasards d'une vie fort agitée en ont seuls été la cause. J'arrive des Indes, où j'étais allé chercher fortune, et si je n'ai pas réussi, je n'y ai pas du moins perdu le souvenir de la joyeuse vie que nous menions à Nantes avec ce cher Langoat. Quoi qu'on en dise, c'était le bon temps d'Erbray!

Le comte rougit de honte et de colère. Le baron d'Escoublae avait été, en effet, avec le chevalier de Langoat, le compagnon le plus assidu de ses débauches, l'intime confident de ses amours. Or le comte d'Erbray, comme beaucoup de viveurs convertis, avait pris en haine, non-seulement sa vie passée, mais tout ce qui, de près ou de loin, la lui rappelait, et particulièrement les témoins de ses folies.

—Monsieur le baron, dit-il d'un ton sec et blessé, brisons là, je vous prie. Si vos goûts sont restés les mêmes, les miens ont complètement changé. Ils sont maintenant ceux de mon âge et de ma condition, et vous ne trouveriez plus ici le joyeux compagnon que vous êtes venu y chercher.

Puis, après un instant de silence, pendant lequel il attendit que le baron, averti par cette rebuffade, se décidât à prendre congé, il reprit, en voyant que ce dernier s'était bien gardé de comprendre :

—Alors, vous m'excuserez. J'ai des ordres à donner, et je ne puis être à vous plus longtemps.

Et il s'éloigna d'un pas brusque et irrité, laissant la porte ouverte derrière lui.

Le baron d'Escoublae demeura un instant assez confus et déconcerté, malgré son impudence. Bien qu'il se fût préparé à un assez froid accueil, il ne s'attendait pas à tant de colère et de brutalité. Un reste de fierté, qui survivait en lui, se révolta, et il se leva, indigné et prêt à partir.

Mais se ravisant tout à coup :

—Non ! s'écria-t-il en laissant échappé un juron, il ne sera pas dit qu'après m'être décidé à une pareille démarche, je me laisserai éconduire de la sorte.... D'ailleurs, si je ne trouve pas deux cents louis ici, je suis un homme perdu. J'attendrai son retour.

Et se jetant dans son fauteuil, il prit un livre sur une table et se mit à lire, bien décidé à ne pas quitter la place tant qu'on ne l'en expulsait pas de vive force.

Tandis que le baron d'Escoublae prenait cette héroïque résolution, le comte d'Erbray, qui tremblait de colère, s'était réfugié dans sa chambre pour ne pas éclater devant ses gens.

—Le diable emporte cet impudent drôle ! s'écria-t-il en jetant la porte derrière lui. Et il faut encore que le guignon me l'envoie en un pareil jour ! Je ne sais en vérité ce qui m'empêche de le faire jeter à la porte comme un laquais. Mais non, ce serait imprudent. Quoi qu'il m'arrive, il faut que je

reste indifférent et calme, ou l'on ne croira pas à la profonde douleur que je dois montrer.

Et pendant un instant il se promena d'un pas agité à travers la chambre, essayant, sans grand succès, de dominer la rage sourde qui faisait frémir tout son être.

Mais soudain son emportement tomba comme par enchantement. Il s'était arrêté, frappé d'une réflexion subite qui venait de lui traverser l'esprit, et après un instant de méditation profonde, il s'approcha vivement de la sonnette et l'agita.

Son valet de chambre accourut.

—Le gentilhomme que j'ai laissé dans le petit salon est-il parti ? lui demanda-t-il.

—Non, monsieur.

—Alors prévenez le cuisinier que cette personne pourrait bien dîner ici, et dites-lui de servir en conséquence.

Puis, dès que le domestique eut reparu, il se hâta de redescendre au salon. Sa colère faillit se réveiller lorsqu'il vit avec quel sans-gêne le baron s'était installé dans son fauteuil. Mais il se contint, et se contraignant même au point de grimacer un sourire amical :

—Vous êtes toujours l'homme d'esprit que j'ai connu, Roger, lui dit-il, et votre présence ici me le prouve. Aussi compté-je sur votre indulgence, dont j'ai grand besoin pour ma brusque sortie. Le fait est que, depuis ce matin, j'ai sur les bras une affaire qui m'a tout bouleversé, et votre visite qui, en tout autre instant m'eût réjoui le cœur, m'a donné un de ces accès d'humeur dont vous savez que je ne sais pas me défendre.

—Quel changement à vue ! se dit le baron stupéfait. Est-ce que par hasard il aurait besoin de moi ? Ce serait trop de chance.

Et malgré toute la joie que lui donnait ce succès inattendu, il examina un instant le comte avant de répondre, et l'enveloppa de ce regard froid et rusé des coquins qui, d'un coup d'œil, déshabillent un homme de ses mensonges, et percent jusqu'au plus profond de son âme.

—Mon cher d'Erbray, dit-il enfin d'un ton dégagé, on souffrirait d'un vieil ami ce qu'on ne supporterait de personne, et j'étais tellement sûr que votre cœur ferait honte à votre humeur, et vous ramènerait ici que, vous le voyez, je vous y attendais de pied ferme. Je n'en suis pas moins désolé d'être si mal à propos tombé chez vous, et comme c'est un tort que je ne saurais trop tôt réparer, je retourne de ce pas à Guéméné-Penfaz, d'où j'arrive. Demain, à l'heure qu'il vous plaira de fixer, je viendrai vous entretenir d'une affaire pour laquelle je vous demande quelques moments d'entretien.

—Cette affaire, est-ce vous ou moi qu'elle intéresse ? demanda le comte avec un sourire contraint, car dans la situation terrible où il se trouvait, tout lui était sujet de crainte ou d'appréhension.

D'Escoublae eût bien voulu pouvoir dire que l'affaire intéressait le comte. Mais comme cette assertion eût été difficile à justifier, même pour un homme de la trempe du baron, forcé lui fut d'avouer qu'elle lui était toute personnelle.

Cette réponse fut pourtant heureuse pour lui, car elle apaisa les craintes du comte, et se trouva même favorable à ses vues secrètes.

—J'en suis charmé, Roger, répondit ce dernier d'un ton presque cordial, car j'ai déjà tant d'affaires sur les bras, qu'il

me sera infiniment plus agréable de m'occuper de vos intérêts que des miens. Mais vous ne me quitterez pas de la sorte ! Non vraiment, ou, malgré toutes vos protestations, je croirai que vous me gardez rancune.

Et comme le baron s'excusait pour la forme :

—Faites-moi cette grâce, Roger, et vous m'obligerez, reprit le comte en souriant ; j'aurai probablement besoin de vos services. C'est entendu, n'est-ce pas ? Mon domestique ira chercher votre valise à l'auberge, tandis que nous dînerons en semble, et au dessert nous causerons de l'affaire qui vous amène.

Puis, après avoir ainsi obtenu un consentement que le baron n'eût pu se laisser arracher, il passa son bras sous le sien d'un air amical, l'entraîna hors du salon et lui fit, avec une grâce et une amabilité parfaites, les honneurs de son château.

Tout en le promenant dans ses somptueux appartements et en lui faisant admirer les magnifiques points de vue de son parc, il trouva moyen de le mettre, de la façon la plus naturelle, au courant de sa situation de fortune. Il laissa même échapper quelques paroles sur les incessants tracassés dont l'accablait cette fortune toute territoriale, et sur le besoin qu'il éprouvait, en vieillissant, d'un ami sûr et dévoué qui pût le suppléer en mainte circonstance.

Si l'intention du comte était d'ébloir son ancien ami, et, en faisant naître de secrètes espérances dans son cœur, d'étouffer les derniers scrupules qui pouvaient y survivre, il fut bien inspiré.

Ces espérances, le baron les saisit et s'y cramponna comme à une branche de salut providentielle, et en se trouvant subitement transporté au milieu d'un luxe qu'il avait jadis connu, mais dont il était privé depuis des années, mille desirs, mille convoitises s'éveillèrent brusquement dans son âme, et la disposèrent merveilleusement à toutes les lâches compositions de la faiblesse et du vice.

Le baron d'Escoublac était un de ces types de chevalier d'industrie engendrés presque fatalement par l'ancien régime, et aujourd'hui disparus avec lui. Cadet d'une excellente famille bretonne, mais cadet sans son ni maille, ne se sentant d'ailleurs pas plus de goût pour l'uniforme que pour la soutane, il s'était lancé, dès sa première jeunesse, dans une vie d'aventuriers, où la fortune, après lui avoir longtemps souri, avait fini par le réduire au dernier degré de la détresse et de l'abaissement.

Admis d'abord dans le meilleur monde, il demanda au jeu les ressources dont il avait besoin pour s'y maintenir sur un pied convenable d'égalité, et si dangereux que fut cet expédient, il lui dut quelques années de bien-être et d'opulence relative.

Mais le bruit ne tarda pas à se répandre parmi les personnes, assez nombreuses, qu'étonnait son trop constant bonheur, que, pour corriger les caprices du hasard, il employait des moyens désavoués par les honnêtes gens. On conta même qu'en deux ou trois circonstances où il avait éprouvé des pertes sérieuses, il avait cherché d'assez mauvaises qu'elles à ses partenaires, et s'était déchargé d'un coup d'épée la dette dont il lui eût été difficile de s'acquitter autrement. Mais cela se conta tout bas, le baron ayant la réputation méritée d'être un habile et dangereux duelliste.

Cependant, comme ces bruits n'étaient en réalité que trop fondés, quelques années après, tout en se maintenant à force d'audace dans un monde qui répugnait à lui fermer ouvertement ses portes, il était complètement déconsidéré. Mais un jour un de ses adversaires, mieux avisés que les autres, refusa de relever la provocation de ce bretteur-escroc. Traité de lâche par le baron, il lui donna des coups de cravache, se battit ensuite avec le premier homme d'honneur qui parût le traiter froidement, le blessa, et le baron, tout à fait déshonoré, fut enfin réduit à se retirer des cercles où il était encore reçu.

Ce fut à Nantes, deux mois après la mort de Lalondec, que lui arriva cette funeste affaire. Obligé de quitter le pays, il partit pour les Indes, sous le prétexte d'y prendre du service, en réalité pour y continuer son aventureuse existence.

Il n'eut garde d'y trouver la fortune, mais il y perdit le peu qui lui restait de scrupules et d'honnêteté ; et de retour à Nantes après une absence de dix-huit ans, sans ressources aucune, et comptant que le temps aurait effacé les tristes souvenirs qu'il y avait laissés, il prit un jour la résolution désespérée d'aller frapper à la porte de ses anciens compagnons de débauche.

Sa première visite avait été pour le comte d'Erbray. S'il eût mieux connu les changements survenus dans l'esprit et la conduite de son ami, il eût assurément modifié son itinéraire, et cependant plus il séjournait au château, plus l'accueil que lui faisait le comte devenait amical et empressé.

Trop rusé pour ne pas deviner que cette façon d'agir cachait des motifs intéressés, et que ces prévenances étaient calculées sur l'importance des services qu'il pouvait rendre, il commença même, en se voyant si bien reçu, à éprouver quelques inquiétudes.

Le dîner vint heureusement y faire diversion. L'ordre envoyé par le comte à son cuisinier n'avait pas été perdu, et le baron d'Escoublac fut d'autant plus sensible à la bonne chair et aux vins exquis apportés à son intention, qu'il était depuis longtemps sevré de ces jouissances. Aussi craintes et scrupules furent-ils définitivement noyés au fond du premier verre de bordeaux que lui servit le comte.

Lorsque le dessert eut été apporté avec un imposant renfort de bouteilles, et que les domestiques, sur un geste de leur maître, se furent retirés, il était si bien tombé sous le charme et animé de dispositions si bienveillantes, particulièrement à l'égard de son vieil ami, qu'il était tout disposé à prêter une oreille indulgente aux propositions les plus énormes.

Le comte emplit alors son verre, et, jugeant le moment favorable, il commença l'attaque.

—Maintenant que nous voilà seuls, Rogers, dit-il, nous pouvons, si cela vous fait plaisir, causer de l'affaire que m'a valu votre aimable visite. Bien que je compte vous garder ici quelque temps, peut-être vous sera-t-il agréable d'être immédiatement délivré de ce souci, et d'ailleurs je ne sais si, plus tard, il me serait possible d'être aussi complètement à vous que je le puis actuellement.

Tout en redoutant fort qu'un appel direct à la bourse du comte refroidit considérablement son amabilité, le baron comprit qu'il devait saisir l'occasion, et il répondit avec un sourire contraint :

—L'affaire ne sera pas longue à expliquer, mon cher d'Er-

bray. Je n'ai pas, comme vous, dépouillé le vieil homme. Je suis toujours, malgré l'âge, le fou imprévoyant et prodigue que vous avez connu. Quand j'ai de l'argent, je ne sais pas le garder, et quand j'en manque, je ne sais pas toujours où en prendre, de sorte que me trouvant dans ce dernier cas, et fort embarrassé, je l'avoue....

—Vous avez songé, interrompit le comte, que vous aviez quelque part aux environs de Nantes un vieil ami qui ne refuserait pas de vous venir en aide. Mais c'était fort bien pensé et tout naturel, et nous verrons à vous tirer de ce mauvais pas. Mettez toute mauvaise honte de côté, Roger, et soyez franc. Quel est au juste l'état de vos affaires ?

—Il n'est pas brillant, fit le baron d'un air mélancolique. J'ai eu de mauvaises veines ; j'ai voulu forcer la chance....

—Et elle ne s'est pas laissée faire, interrompit le comte en souriant. La fortune est comme les femmes. Roger, pitoyable aux jeunes, mais dure en diable pour les vieux, et nous ne sommes plus d'âge à nous lancer dans de pareilles entreprises. Enfin le mal est fait, et il ne vous reste plus rien, sauf des dettes, peut être ?

—Non, sur l'honneur, répliqua le baron avec une vivacité évidemment sincère. Je ne dois pas vingt louis au monde. Il est vrai que je les possède encore moins.

—Je vous reconnais bien là, Roger, dit le comte avec un sourire presque gai. Malgré tout votre esprit, vous n'avez jamais su faire de dettes.

Le fait est que le baron, comme un assez grand nombre de vivans de profession, apportait dans ses débauches le plus parfait esprit d'ordre, n'avançant jamais plus qu'il ne possédait et, dès que la chance lui redevenait favorable, payant tout le monde, amis et créanciers. C'était même à ces habitudes qu'il avait dû, pendant des années, de dissimuler l'origine de ses revenus et de sauver les apparences.

Mais il y avait longtemps qu'il n'en était plus à prendre ces précautions et, s'il n'avait pas de dettes, c'est qu'ent-il été le plus habile homme de la terre, il lui eût été impossible d'en contracter. Jugeant toutefois cet aveu fort inutile, il se contenta de sourire d'un air modeste et le comte reprit :

—Il faut avouer aussi que vous êtes d'une maladresse sans nom. Pour emprunter une misère et là où deux mots suffiraient, vous prenez des airs mystérieux capables d'effaroucher la confiance même. Voyons ! que vous faut-il pour l'instant ?

Partagé entre la crainte de demander trop ou trop peu, le baron baissa les yeux d'un air embarrassé. Volontiers il eût donné les trois écus qui gisaient au fond de sa bourse pour connaître au juste la nature du service qui lui serait demandé en retour de ce prêt.

—Bah ! se dit-il enfin, il faudrait que l'affaire fût bien pitoyable si elle ne valait au moins deux cents louis. Demandons-en cent de plus pour ne pas paraître trop mesquin.

Et il ajouta à haute voix :

—Mais, mon cher d'Erbray, je crois que trois cents louis suffiraient pour me remettre à flot.

—Mettons quatre cents pour gonfler un peu les voiles, dit le comte, et ne parlons plus de cette misère. Je vous les remettrai tout à l'heure. Mais il ne sera pas dit que vous aurez pris la peine de vous déranger pour si peu de chose, et si vous voulez me mettre exactement au courant de votre situation, peut-

être trouverons-nous un moyen de l'améliorer d'une façon plus durable.

Le baron ouvrit de grands yeux. Tant de générosité l'épouvantait presque. Songeant toutefois que si les propositions qui lui seraient faites ne lui convenaient pas, il serait toujours temps de se dédire, il répondit :

—Ma situation est comme mes finances, assez triste ; elle est même telle que tout ce que vous pourrez faire pour l'améliorer, je l'accepterai avec reconnaissance.

—Vraiment, mon pauvre Roger, fit le comte avec une compassion assez bien jouée. Alors je crois que j'ai ce qu'il vous faut. Je suis, je vous l'ai dit, accablé d'affaires ; je vieillis et j'aurais besoin, non d'un intendant, j'en ai un, pour mes pécunies, mais d'un ami sûr et dévoué qui pût, en mainte circonstance, me représenter et prendre, en mon absence, la direction de mes affaires. Ainsi je compte faire restaurer Montbrun. Les travaux dureront un an, deux peut-être. Je ne puis être constamment sur les lieux, et cependant tout ira de travers si un homme de goût et d'intelligence ne se met à la tête des ouvriers. Une pareille occupation, avec un logement dans un de mes châteaux où vous seriez maître absolu et cent louis de revenu, vous sourirait-elle ?

Le baron pâlit de joie et de saisissement. Excédé de sa vie d'aventurier, voyant approcher la vieillesse et, avec elle, les misères et les souffrances du dénuement le plus absolu, il trouvait l'offre si belle à peine osait-il y croire.

Il voulut se confondre en remerciements mais dès les premiers mots le comte l'arrêta.

—Pas de remerciements, Roger, dit-il. Entre de vieux amis comme nous ils sont inutiles, et d'ailleurs vous ne m'en devez pas. Ce que je vous offre est si peu de chose à côté du service que j'attends de votre amitié, que je resterais certainement votre obligé, et même, je vous le dirai franchement, il se fût agi de toute autre personne que vous, j'aurais hésité à formuler ma proposition dans la crainte qu'on n'y vit une tentative de séduction ou tout au moins un marché. Mais vous me savez, vous, parfaitement incapable d'un pareil calcul, et je tenais, avant de vous entretenir de ce qui me concerne, à vous délivrer de vos inquiétudes et de vos embarras. Il s'agit de choses graves, Roger, et j'aurai besoin de toute votre attention.

Bien qu'il eût parfaitement compris l'avertissement caché sous cette profession de foi de générosité, le baron s'inclina d'un air approbateur et le comte, après s'être recueilli un instant, reprit d'une voix un peu tremblante :

—Vous vous souvenez sans doute, Roger, de ce triste jour où, surpris au milieu d'un bal par la nouvelle de la mort de ma femme, je n'arrivai à Montbrun que pour y apprendre celle de la mort de mon beau-frère Lalandec.

—Certes, fit le baron un peu surpris, de pareilles catastrophes ne s'oublient pas.

—Non, dit le comte avec un singulier mélange d'émotion et d'hypocrisie, ce sont des coups de foudre qui laissent dans le cœur d'ineffaçables traces, et c'est de ce jour que, rentrant en moi-même, je sentis combien ma conduite avoit été folle et oieuse et pris la résolution, que j'ai tenue, de devenir un tout autre homme.

—Mais, mon cher d'Erbray, dit le baron touché du ton

pénétré de son ami, vous exagérez, il me semble, la portée de vos fautes. Si vous avez eu quelques torts envers votre femme, vous n'êtes assurément pas cause de la mort de son frère.

—J'en ai été la cause involontaire, dit le comte en secouant tristement la tête. C'est mon abandon qui a tué ma femme et c'est en sortant de lui dire un dernier adieu que Lalandec a trouvé la mort sur un de nos chemins. Si ma conduite eût été ce qu'elle devait être, ils vivraient sans doute encore tous les deux, et innocent aux yeux des hommes, devant Dieu et ma conscience je suis coupable, Roger... Mais ce n'est pas de mes fautes, que j'ai réparées dans la limite de mes forces, je puis me rendre ce témoignage, que je voulais vous parler, c'est des événements de cette funeste nuit. Vous sont-ils encore présent à l'esprit ?

—Mais sans doute. On en causa fort à Nantes à l'époque, et Langoat, je m'en souviens parfaitement, me dit que vous étiez même fort gai, ce jour-là, et si loin de vous attendre à de pareils malheurs qu'après avoir joué une partie de la soirée, vous allâtes souper ensemble avant de vous rendre à ce bal.

—Ce n'est que trop vrai, dit le comte en soupirant. Tandis que ma femme se mourait, nous soupâmes en effet tous les trois chez Langoat.

—Tous les trois ! fit le baron étonné. Mais non, vous faites erreur, d'Erbray. J'y soupai bien avec vous, mais la veille.

—Non, baron, c'est vous qui vous trompez.

—Cependant...

—Je suis parfaitement sûr de ce que j'avance, dit le comte d'un ton sec et impatient. J'ai conservé un trop vif souvenir de tous les événements de la nuit, même des plus insignifiants, pour admettre la possibilité d'une pareille erreur.

Le baron était trop poli pour insister davantage et surtout trop prudent pour indisposer son hôte en soutenant une assertion qui lui était complètement indifférente.

—C'est possible, après tout, répondit-il. A vingt ans de distance, on peut se tromper de vingt-quatre heures.

—La chose a plus d'importance pour moi que vous ne l'imaginez, répliqua le comte. Tout à l'heure je vous dirai pourquoi. Tâchez donc de bien rappeler vos souvenirs, et tenez ! voici justement une circonstance qui peut vous y aider. Vous étiez ce soir-là dans un état qui n'est pas très-séant pour un gentilhomme et qui cependant était trop souvent le nôtre.

—J'étais ivre, voulez-vous dire ? repartit le baron qui parut trouver la chose toute naturelle.

—Oui, et même à ce point que, bien que nous fussions au cœur de l'été, vous vouliez absolument nous emmener patiner sur le canal et qu'il vous fut impossible de nous accompagner à ce bal.

Le baron se mit à rire.

—Du diable si j'ai le moindre souvenir de tout cela ! se dit-il. Mais puisqu'il y tient, ne le contrarions pas... Vous avez raison, d'Erbray, reprit-il à haute voix ; ce détail me remet tout en mémoire. Langoat me le rappela plus tard et même s'en amusa fort à mes dépens, car il était assez railleur, ce cher ami... Que peut-il être devenu ? reprit-il avec un sourire mélancolique. Le savez-vous ?

—Il est au Canada, répondit le comte d'un air indifférent et il y a, paraît-il, très bien fait son chemin.

Mais cette indifférence cachait une joie qu'il avait peine à

contenir. Le témoignage du baron, joint à celui qu'avait donné jadis le chevalier de Langoat, établissait en sa faveur un alibi menteur, puisqu'à l'heure de ce prétendu souper, il rencontrait Lalandec au Val Maudit, mais un alibi victorieux ; et en lui permettant de braver les accusations de Pharold, il le délivrait d'une de ses craintes les plus vives.

Il emplit le verre de son ami pour prendre le temps de se recueillir, et après un instant de silence, il reprit :

—Avant de vous expliquer l'importance que j'attachais à bien fixer ce détail dans votre mémoire, laissez-moi vous adresser une question, Roger. Si un homme en qui vous auriez placé votre confiance en abusait pour se rendre coupable envers vous ou l'un des vôtres d'un crime horrible et qu'il se fit de cette confiance même une arme pour écarter les soupçons, tous les moyens ne vous sembleraient-ils pas justes pour acquérir la preuve de son crime, même ceux que réprouve la morale et qu'on rougirait d'employer avec un honnête homme ? De vains scrupules vous arrêteraient-ils si la trahison, se retournant contre le traître, vous offrait un jour les moyens de le convaincre de son infamie ?

—Non, certes, car la ruse serait alors légitime et de bonne guerre.

—Je suis heureux que vos idées soient sur ce point d'accord avec les miennes, mon cher d'Escoublac, reprit le comte, car je pourrai vous parler à cœur ouvert. Ce que je vous présentais comme une supposition n'en est pas une. Un des miens est tombé, lâchement frappé par un homme qu'il avait tiré de l'abjection pour en faire son ami, presque son frère, et qui n'avait jamais reçu de lui que des bienfaits. Je veux parler de Lalandec. De profonds dissentiments nous séparaient à cette époque, lui et moi. Mais la trahison était si lâche, elle a jeté un si grand deuil dans ma famille, qu'elle m'indigna plus vivement peut-être que si elle m'eût atteint dans mes propres affections. Lalandec était d'ailleurs, malgré ses défauts, plein de cœur et d'honneur, et, il faut bien l'avouer, dans la querelle qui nous avait brouillés, tous les torts n'étaient pas de son côté. Aussi me jurai-je de tirer de sa mort une éclatante vengeance. Mais pour que vous puissiez me comprendre, il faut que j'entre dans le détail des événements, et je le ferai, malgré ma répugnance pour ces funestes souvenirs.

Alors, avec un affreux serrement de cœur, car il ne pouvait parler de son crime passé sans que toutes les circonstances de son nouveau crime ne se retraçassent à son imagination, mais avec un sang-froid qui ne se démentit pas un instant, le comte d'Erbray raconta brièvement au baron les événements qui jadis avaient fait croire à la mort de Lalandec. Puis il lui apprit comment Pharold, arrêté pour un autre délit, avait spontanément fait des révélations.

(La suite au prochain numéro).

## UNE DETTE DE CŒUR.

### I

Un obstacle inattendu vint traverser le bonheur des jeunes gens. Monsieur Greps, le patron de Victor, perdit beaucoup d'argent à la Bourse, et fut en outre si gravement atteint par la faillite d'un négociant de Cologne, qu'il fut obligé de fermer sa maison de commerce. Mais quatre mois après, sur la recommandation de M. Greps, Victor obtint un emploi avantageux dans une des plus importantes maisons de Bruxelles. Quoique la famille Leemans se trouvât fort gênée par cette longue interruption des appointements de Victor, les jeunes gens devenaient de jour en jour plus impatient.

On était alors au mois de février 1857. Le mariage devait se célébrer à Pâques, ou quelques jours après.

Les gens riches, en pareille circonstance, vont dans deux ou trois magasins, choisir et commander en peu de temps un mobilier complet et somptueux. Mais, chez les petits bourgeois, qui ne peuvent disposer que d'une somme modique, les choses ne se passent point ainsi. Ceux-ci font comme les oiseaux des champs qui rassemblent en chantant, fêtu par fêtu, et plume à plume, les matériaux de leur demeure et du nid de leurs petits. Tantôt quelques chaises dans une vente, tantôt une table sur la grand'place, puis une pièce par ici et une pièce par là, les amis y contribuant aussi par de petits cadeaux... et c'est ainsi qu'on finit par orner complètement le séjour d'un couple heureux.

C'était un samedi.

Claire Leemans était assise dans l'arrière-boutique, occupée à coudre de la toile neuve. Elle n'avait pas d'argent pour faire des cadeaux à son frère, mais elle lui destinait le produit de son travail et de ses veilles, des rideaux de fenêtre, des essuie-mains, des nappes, des serviettes, enfin tout le linge d'un ménage.

Faisait-elle des rêves couleur de rose tout en travaillant? Il faut le croire, car souvent un frais sourire entrouvrait ses lèvres... Parfois aussi un léger soupir soulevait sa poitrine.

Madame Leemans allait et venait, de la cuisine à la boutique. Tout à coup elle s'arrêta devant sa fille et lui dit :

—Sais-tu bien, Claire, ce qui me préoccupe encore le plus? eh bien, c'est la noce.

—Comment cela, mère? La noce aura lieu après Pâques, n'est-ce pas une affaire arrêtée?

—Oui, mon enfant, mais je veux parler de la fête, du repas de noce. De mon temps cela n'était

pas difficile : une bonne soupe, du bouilli aux choux de Bruxelles, du rôti avec des pommes de terre, un poulet bien tendre et un peu de dessert; et c'était tout. Aujourd'hui, les gens ne sont plus aussi simples; il n'y a plus de noce si modeste, où l'on ne voit paraître sur la table dix ou douze plats, avec des noms français qu'un chrétien a peine à prononcer.

—Mais, ma mère, répondit la jeune fille, d'ici à Pâques il me semble que vous avez assez de temps pour y penser. Notre voisin, le traiteur Volders, vous dira là-dessus, en quelques minutes, tout ce que nous voudrions savoir.

—Oui, mon enfant, mais j'ai peur de Volders. Il ne traite que des gens riches, et, si ses ragoûts français sont poivrés sur la table, il ne sont pas moins poivrés pour la bourses. On ne peut pas sauter plus haut que ses forces, sous peine de se rompre le cou. Vous êtes jeunes, vous autres, et vous dites en riant : "Allez toujours, bonne mère, bien vivre un jour n'est pas la ruine." Mais ce n'est pas ainsi que le boulanger fait son compte.

—Oh! mère, pourquoi vous inquiéter si longtemps d'avance? murmura la jeune fille. Vous verrez que cela ira tout seul.

—Tout seul, mon enfant? Rien ne va tout seul je me réveille en sursaut en y pensant. La noce, la maison de ville, l'église, les voitures, de l'argent partout, beaucoup d'argent. Et les habits de noce, les habits de noce surtout!... et avec cela notre Victor, que le bonheur aveugle, ne fait qu'acheter, acheter, comme si l'argent lui poussait dans la poche! Sois certaine, Claire, que nous ferons une triste mine, quand il s'agira d'acquitter la note à payer.

—Chut! Ne parlons plus de cela, ma mère, dit Claire en se levant. Je vois Christine dans la boutique. Sa mère est avec elle, elles ont encore une fois les mains chargées de vaisselle. Christine ne perd pas de temps... l'heureuse fille!

En effet, une jeune fille, aux joues fleuries, et brillante de santé, entra dans la chambre, suivie d'une femme âgée sur les traits de laquelle se lisait la bonté.

Toutes deux portaient différentes ustensiles de cuisine, presque tous en fer-blanc tout neuf et brillant comme de l'argent.

Elles posèrent tout cet attirail sur la table, et Christine embrassa la mère de Victor avec une vive effusion de tendresse, tandis que Claire, de son côté, se jetait au cou de la mère de Christine... sincère et doux présage des joies de famille qui leur étaient réservées!

Alors commença entre ses quatre femmes une inspection détaillée de chaque article; ceci coûtait tant; cela était neuf de forme et bien éta-

mé; on placerait cet objet d'un côté de la cuisine, et celui-là de l'autre. Il valait mieux, d'après madame Leemans, ranger le tout ensemble, avec d'autres vases de verre et de faïence, sur un bahut, où leur aspect frapperait mieux les visiteurs.

Ce que disaient ces gens simples n'avait rien de bien particulier : mais chacune voulait dire son mot sur cette affaire importante. A la fin elles se mirent à parler toutes ensemble, et à rire, et à plaisanter, si bien que quelqu'un qui se fût trouvé dans la boutique aurait pu croire qu'il y avait au moins vingt femmes en train de bavarder dans la pièce voisine.

Tout à coup il se fit un grand silence, les jeunes filles s'écrièrent joyeusement :

—Victor ! Victor !

Victor était maintenant un beau jeune homme, à la taille svelte et élancés, aux yeux vifs et noirs, dont le fier et tranquille regard faisait supposer que l'expérience prématurée de la vie lui avait donné l'assurance et l'énergie, sans émousser sa sensibilité naturelle ; il y avait quelque chose de sérieux même dans le sourire qui, en ce moment, entrouvrait ses lèvres.

Il entra et posa un gros paquet de papiers sur la table. Puis il embrassa ses deux mères en leur souhaitant gaiement le bonjour, et il serra tendrement les mains de celles que jusqu'alors il pouvait encore nommer ses deux sœurs.

Les jeunes filles, curieuses de connaître le contenu du paquet qu'il avait apporté, se dégagèrent, en s'écriant :

—Victor, Victor, qu'avez-vous là ? qu'y a-t-il dans ce paquet ?

—Ah ! oui, dit le jeune homme en se dirigeant vers la table avec un sourire plein de mystère, je vais vous le montrer ; mais ne soyez pas trop saisie, Christine, car il ne faut vous attendre à un choc étourdissant.

—Allons, allons, voici un couteau, dépêche-toi de couper la ficelle, s'écria Claire avec une impatience fébrile.

—Non, non, petite sœur chérie, pas comme cela je saurai bien défaire les nœuds.

Victor ouvrit le paquet et étala sur la table, avec un sourire triomphant, douze cuillers et fourchettes d'argent. L'éclat de ces objets était si vif, que Claire se frotta les yeux.

Toutes demeurèrent un moment silencieuses, le regard fixé sur ce trésor inespéré, tandis que le jeune homme leur disait :

—C'est le cadeau de noce de Franz Strooband. Vous savez bien, mon ancien condisciple de l'athénée. C'est un drôle de garçon, mais il n'oublie pas ses amis. Ces cuillers et ces fourchettes brilleront à notre noce ! Jusque là, il faut les serrer dans l'armoire, dit madame Leemans.

—Mère, mère, dit Claire, n'y touchez pas avec vos mains ; vous avez travaillé dans la cuisine.

—Ah ! mon enfant, quel trésor ! C'est à peine si j'oserai m'en servir pour manger. C'est pour des millionnaires, s'écria madame Leemans en levant les mains au ciel !

—Et en argent, en pur argent ! dit la mère de Christine mais, mon garçon, si j'y connais quelque chose, il y en a là pour quatre ou cinq cents francs !

—Allons, dit Victor, je ne veux pas vous tromper plus longtemps. Ce n'est pas de l'argent véritable ; ce n'est que de l'imitation, de l'argenture. On appelle cela du Ruotz, mais aujourd'hui les gens riches eux-mêmes n'emploient presque plus autre chose.

—Ah ! c'est beau tout de même ! s'écria Christine en se frottant joyeusement les mains, serrons cela bien vite dans le buffet. Puis nous monterons aussi toute cette batterie de cuisine.

Elle savait bien pourquoi elle disait cela. Tout le mobilier qu'on avait déjà apporté se trouvait en haut, et elle pouvait ainsi contempler d'un seul coup d'œil toutes ses richesses.

Ils sortirent tous de la chambre pour monter à l'étage supérieur. Christine voulut d'abord étendre une nappe sur la table en bois d'acajou, et y placer les cuillers et les fourchettes à côté des assiettes blanches, pour admirer l'effet de tous ces objets éclatants. Il fallut la contenter. Ah ! que tout cela était beau ! Et comme les invités de la noce allaient être étonnés et ouvrir de grands yeux !

A la fin cependant on finit par serrer les cuillers et les fourchettes. Puis on commença, comme de coutume, à ranger la pendule et les lampes sur la cheminée, à déplacer les tables, les chaises et les armoires, et l'on fit quelques pas en arrière pour juger de l'effet de cet arrangement, puis on recommença de nouveaux essais, et les deux mères discutaient gaiement et chaleureusement avec Claire, tandis que Victor, saisissant l'occasion, murmurait tout bas à l'oreille de Christine :

—Ma chère Christine comme le temps marche lentement, n'est-ce pas ? Quel interminable et triste carême ! Ah ! que ne sommes nous déjà à Pâques !

La jeune fille ne répondit pas, mais un singulier sourire de bonheur parut sur ses lèvres.

—Ah ! mon Dieu ! voilà que j'entends ma soupe qui se répand sur le feu, s'écria tout à coup madame Leemans. Nous oublions l'heure il faut que je descende pour dresser le couvert. Madame Verdonk, vous restez à dîner avec nous ; vous l'avez promis hier. Pas d'excuses, j'ai fait la cuisine tout exprès pour cela. Il est trop tard pour refuser.

Un quart d'heure après, ils étaient tous assis autour de la table. Avant de plonger la cuiller dans le potage, madame Leemans dit d'un ton grave et solennel :

—Mes enfants, prions du fond de notre cœur, pour remercier Dieu qui nous permet d'être si heureux.

Tout en mangeant les mets simples, mais savoureux dont se composait le repas, on ne parla que de la noce ; et l'on calcula, et l'on supputa, et quoique la question d'argent jetât çà et là quelques nuages sur le ciel bleu, la gaiété des convives ne s'assombrit pas, car Victor leur fit entrevoir l'espérance d'une prochaine augmentation d'appointements. S'ils devaient rester, quelques temps encore, débiteurs du fabricant de meubles et du tapissier, au bout d'une couple d'années ils s'acquitteraient facilement en faisant des économies.

Le jeune homme, pendant que son patron était à la Bourse, avait la permission de venir chez sa mère, mais il fallait, après une heure et demie de liberté, retourner à son bureau, et, en ce moment surtout, il devait se garder d'une apparence même de négligence.

C'est pourquoi, après avoir murmuré encore quelques paroles à l'oreille de sa fiancée, et embrassé sa mère, il prit son chapeau et s'élança légèrement dans la rue.

Comme il était heureux ! Comme il se frottait les mains, tandis que de ses lèvres s'échappaient de joyeuses exclamations ! Comme la vie lui souriait !

Dans le bureau où il était employé il y avait beaucoup de commis, dont plus que la moitié touchaient des appointements plus considérables que les siens. Il voyait donc moyen de gagner davantage, s'il parvenait à se rendre digne de la bienveillance du patron et du maître-clerc. Il y réussirait certainement par un zèle constant, une exactitude et une ponctualité incessantes.

M. Groothans se montrait rarement dans le bureau ; aussi n'était-il pas facile de se faire distinguer par lui. Il se montrait d'ailleurs extrêmement froid avec ses commis, et ne leur parlait guère ; cependant, deux jours auparavant, il avait fait venir Victor Leemans dans son cabinet, pour lui dire que son ancien patron monsieur Creps l'avait recommandé de nouveau à sa bienveillance. Puis il avait interrogé Victor sur sa famille, ses projets et ses ressources et lui avait adressé quelques bonnes paroles d'encouragement... quelle promesse pour l'avenir !

Cette pensée fit éclore un joyeux sourire sur les lèvres du jeune homme, et il précipita sa marche. Il vit bien au cadran du clocher d'une église qu'il n'était pas encore l'heure de rentrer au bureau, mais il se disait qu'un excès de pon-

tualité ne pouvait pas lui faire de tort.

Lorsqu'il fut arrivé au bureau, où personne n'était encore rentré, un domestique vint l'avertir qu'il eût à se rendre au cabinet de monsieur Groothans.

—Monsieur sait donc que je suis déjà ici ? demanda-t-il avec étonnement.

—Probablement, il m'a dit : "allez chercher le commis qui vient d'arriver au bureau."

Victor se hâta de se rendre à l'appel de M. Groothans. Il trouva son patron dans son cabinet, les yeux fixés sur une lettre, et plongé dans ses réflexions. C'est seulement quand le jeune homme eut pris la liberté de s'annoncer à haute voix que M. Groothans releva la tête, et lui dit :

—Ah ! c'est vous, monsieur Leemans ? fort bien... Approchez. Voici un mandat de six mille francs que vous irez toucher à la Banque Nationale. Prenez ce papier. Vous irez ensuite, sans perdre de temps, verser cette somme entre les mains de M. Derocck, marchand de draps, rue Haute. Il a la goutte, et ne peut quitter sa maison ; c'est un de mes meilleurs amis ; remettez l'argent à lui-même, en mains propres et, autant que possible, sans qu'une autre personne de sa maison sache ce que vous venez faire chez lui. Voici une quittance qu'il signera. Je crois pouvoir compter sur votre discrétion ? Avez-vous bien compris mes intentions ?

—Oui, monsieur, très-bien compris.

—Eh bien, allez, remplissez votre message, et rapportez-moi la quittance, toujours discrètement.

Victor, heureux et flatté de cette marque de confiance, quitta le bureau, et se dirigea à grands pas vers la banque. Mais, au détour de la première rue, il se sentit frapper sur l'épaule, et une voix cria à son oreille :

—Eh ! Eh ! Victor, où cours-tu ainsi à perdre haleine ? Y a-t-il quelque part un incendie ?

—Franz, mon ami, ne me retiens pas, répondit le commis. J'ai une commission pressée à faire.

—Où vas-tu ?

—A la Banque.

—Eh bien, je l'accompagne un bout de chemin ; je sais faire d'aussi grandes enjambées que toi.

Ils continuèrent à marcher et échangèrent quelques mots sur la position actuelle de Victor et sur son prochain mariage.

Puis Franz Strooband reprit :

—On ne te voit plus nulle part, Victor ; c'est comme si tu n'étais plus de ce monde. Hier au soir encore, au théâtre de la Monnaie, j'ai regardé dans tous les coins de la salle pour voir si je ne te découvrais pas quelque part. J'étais si

transporté par l'inexprimable talent de la chanteuse italienne, que j'éprouvais le besoin d'épancher mon admiration. Te rappelles-tu comme nous discussions autrefois sur le mérite des artistes de la Monnaie ? Il y a bien longtemps de cela, mais je m'en souviens toujours avec plaisir.

— Il y a donc une chanteuse italienne au théâtre de la Monnaie ?

— Comment, Victor, tu ne sais pas cela ? La signora Fioraliso, une perle, belle comme un ange, et qui chante comme un rossignol. Elle ne donnera que quatre représentations avant son départ pour Londres. C'est aujourd'hui la seconde. Il faut venir voir et entendre la signora Fioraliso. Viens ce soir ; tu seras bien heureux, et tu m'en remercieras.

Victor s'excusa en disant qu'il ne pouvait pas disposer de sa soirée, mais qu'il irait peut-être entendre cette merveille le lendemain, si la chose était possible. Cependant, il n'en était pas certain, car il ne voulait pas y aller seul, et il devait regarder à la dépense, l'argent coûtant si cher à gagner.

A l'angle d'une des rues qu'ils traversèrent Franz lui serra la main et lui souhaita le bonjour, après l'avoir encore vivement engagé à aller au théâtre de la Monnaie avant que cette admirable cantatrice italienne quittât Bruxelles.

Victor avait bien d'autres choses en tête que le théâtre et les cantatrices italiennes. Il oublia immédiatement les recommandations de son ami, et pressa le pas de telle sorte qu'au bout de quelques minutes il arriva à la Banque.

Devant le guichet où il avait à toucher le montant de son mandat, il y avait au moins dix ou douze personnes, probablement aussi pressées que lui, car elles se poussaient tellement qu'il fallait veiller à ne pas perdre son tour. Et il arrivait constamment du monde.

Malgré sa timidité naturelle, Victor poussa comme les autres, et résista avec force aux efforts de ceux qui voulaient le dépasser pour aborder le guichet. Son patron lui avait recommandé de se hâter, et le jeune homme avait à cœur de s'acquitter fidèlement de sa mission.

Son tour arriva enfin, et il reçut, en échange de son mandat, six billets de banque de mille francs chaque, qu'il serra soigneusement dans son carnet.

Alors, délivré de son inquiétude, il se rendit à la rue Haute, et fut introduit par un domestique dans le cabinet de M. Deroeck. Il trouva ce dernier assis auprès d'une table, le pied enroulé et étendu sur un escabeau.

Vous venez de la part de Mr. Grothans ? lui demanda le négociant.

— Oui, monsieur.

— Avez-vous de l'argent pour moi ?

— Six mille francs. Veuillez signer cette quittance, je vais vous remettre la somme.

— Ce cher ami Grothans ! Portez-lui, je vous prie, mes sincères remerciements.

M. Deroeck prit une plume et se disposa à signer, mais il entendit tout à coup une exclamation douloureuse sortir de la poitrine du jeune homme, et il releva la tête en le regardant avec étonnement.

Celui-ci, pâle comme un mort, comptait et recomptait ses billets de banque d'une main tremblante, secouait son carnet vide, cherchant dans toutes ses poches, balbutiant, haletant, et paraissant en proie à un accès de fièvre.

— Eh ! bien, eh bien, qu'avez-vous ? que vous est-il arrivé ? demanda le marchand de drap.

Mais Victor, comme s'il n'eût pas entendu la question, continuait à manifester, par des gestes animés, son agitation toujours croissante.

— Parlez donc ! que se passe-t-il ? répéta M. Deroeck

— Mon Dieu, mon Dieu ! s'écria Victor. Cinq mille... cinq mille seulement... il manque un billet de mille francs !

— Et où l'avez-vous laissé ? perdu ?

— Je n'en sais rien, monsieur, on m'a positivement payé six mille francs à la Banque.

— On vous aura donné un billet de moins.

— Oh ! non, non, je les ai comptés deux fois !

— Oui ; mais ce n'est pas la première fois qu'il se trouve à la banque des voleurs à la tire qui en moins d'un clin d'œil font disparaître un billet de banque sans que personnes s'en aperçoivent.

Victor recommença à fouiller dans ses poches avec la plus vive agitation, et à chercher par terre, tout autour du cabinet, comme un fou. A la fin il poussa un cri déchirant, et, levant les mains vers le ciel, il s'écria :

— O Dieu, ayez pitié de moi ! que faire, que faire ?

— Cette perte me met dans un cruel embarras, dit le marchand. J'avais besoin de toute cette somme de six mille francs ; mais je prendrai néanmoins les cinq mille francs, et je vous en donnerai quittance.

— Que faire ? que faire ? répéta Victor avec l'accent du désespoir.

— C'est votre affaire, lui répondit l'autre. Il faut vous débrouiller avec votre patron. Donnez-moi les cinq mille francs ; voici votre quittance... Laissez-moi seul maintenant. J'ai un travail pressé à terminer.

Le pauvre Victor quitta la maison de M. Deroeck, et erra longtemps par les rues sans savoir où il allait. Tout tournait devant ses yeux ; il chancelait comme un homme ivre. Mille francs

perdus ! Tout disparaissait devant cette pensée.

L'édifice de son avenir était renversé ! tous ses rêves détruits.

Que le bonheur de l'homme dépend de peu de chose ! Il y avait deux heures à peine qu'il voyait le ciel s'ouvrir devant lui ; la vie lui souriait comme une source d'inaltérable félicité : ses yeux lui représentaient, dans un lointain brumeux, sa propre image assise à côté d'une tendre mère et d'une sœur chérie... Plus loin, une toute jeune femme qui lui présentait à baiser un petit enfant tout riant qui lui murmurait à l'oreille le nom si doux de père !

Et maintenant le sort cruel avait soufflé sur tous ces beaux châteaux de cartes, ils gisaient là ruinés, anéantis !

Sans qu'il en eût conscience, ses jambes le ramenèrent à la Banque, devant le guichet où il avait échangé son mandat. Tout était tranquille et solitaire autour de lui ; les bureaux paraissaient vides.

Cependant un commis, dont l'attention avait été éveillée par ses gestes étranges, ouvrit le guichet et lui demanda :

— Que cherchez-vous là ? Avez-vous perdu quelque chose ?

Victor, les larmes aux yeux, lui apprit le malheur qui lui était arrivé.

— Ah ! cela ne nous regarde pas, répondit le commis très froidement. Vous viendriez nous dire que nous vous avons donné trop, que nous ne vous écouterions pas davantage. N'avez-vous donc pas compté les billets qu'on vous a donnés ?

— Si, si, très-exactement.

— Eh bien, alors pourquoi venez-vous chercher ici ?

Et le guichet se referma.

Victor sortit de la Banque la tête basse et le cœur brisé et se traîna, à demi-mort de frayeur et de honte, vers la demeure de son patron ; mais il sonna à la porte de la maison d'habitation, pour n'être pas obligé de passer par le bureau.

Lorsqu'il entra tout tremblant dans le cabinet, M. Groothans lui demanda :

— Ma commission est-elle faite ? M. Derocck a-t-il été content ?

— Ah ! monsieur, ayez pitié d'un malheureux garçon ! répondit Victor d'une voix suppliante ; si votre indulgence me manque, il n'y a plus d'espoir pour moi...

— Que signifient ces étranges paroles ? dit M. Groothans d'un ton sévère, et prévoyant déjà que sa commission n'avait pas été faite comme il convenait.

Victor raconta en peu de mots, mêlés de larmes et de prières, comment il avait perdu mille

francs, et pourquoi il ne rapportait qu'une quittance de cinq mille. Il espérait que M. Groothans l'excuserait, il était prêt à rembourser les mille francs, pourvu qu'il eût un an pour s'acquitter. Chaque mois il en rembourserait une partie.

Lorsqu'il eût achevé son récit et répondu à quelques questions de son patron, il resta devant lui tremblant et suppliant, attendant que M. Groothans prononçât sa sentence.

Le commerçant secoua la tête d'un air mécontent, le regarda dans le blanc des yeux, et lui dit très-sévèrement :

— Je ne vous connais pas, monsieur ; je ne vous ai admis chez moi que sur la recommandation de M. Greps. Je veux bien croire à votre probité, mais rien ne me dit que ma confiance soit fondée. Dans ce temps de dissipation et de mœurs légères, beaucoup de jeunes gens...

— Ayez pitié de moi, monsieur ! Ah ! je suis un honnête homme !

— Soit ! je vous le répète, je suis disposé à vous croire ; mais, il y a un an à peine, un certain Berthold Loons, qui prétendait avoir perdu une somme de quatre mille francs à peu près de la même façon, m'a tenu le même langage. J'ai eu la faiblesse de le croire, et je lui donnai du temps... pour me rembourser, croyez-vous ? non, pour me voler davantage... Pourquoi ce cri de désespoir ? Je ne vous accuse pas... Ce Berthold Loons a fui hors du pays, et l'on a découvert plus tard qu'il avait dépensé mon argent avec des femmes de mauvaise vie.

— Grâce, monsieur, grâce ! gémit Victor. Je suis malheureux, mais le ciel m'est témoin que je préférerais mourir que de m'approprier malhonnêtement un seul centime.

— Bon, bon, je vous crois ; mais Berthold Loons disait aussi la même chose. Voici mes conditions : je vous donne trois jours pour me rapporter les mille francs. En attendant vous ne pouvez plus paraître dans les bureaux. Si vous me les rapportez, vous pouvez reprendre votre place. Si vous ne me les rapportez pas, je serai forcé de déposer une plainte en justice contre vous. Je ne veux pas être dupe une seconde fois.

— Monsieur, monsieur, vous me condamnez à la honte, à la mort ! s'écria Victor en se laissant tomber à genoux. Ma mère est pauvre ; mille francs sont pour moi un trésor introuvable.

— Épargnez-moi ces gémissements, répliqua le patron inflexible. Vous avez mon dernier mot, il est irrévocable. Allez maintenant.

(La suite au prochain numéro.)

**LE PETIT DOIGT DE MAMAN.**

L'autre jour, j'étais en colère,  
 J'ai battu ma petite sœur  
 Bien fort!... puis je l'ai fait se taire,  
 Car elle criait de frayeur.  
 Nous étions seuls! Nul ne m'a vu,  
 Et cependant maman l'a su..  
 Par qui? Par quoi?  
 Serait-ce par son petit doigt?  
 Ce petit doigt, grande merveille,  
 Comme vous, lui parle à l'oreille,  
 Oui!.. que je sois sage ou méchant,  
 Il rapporte tout à maman!

Croiriez-vous bien qu'à notre porte  
 Un pauvre se mourait de faim?  
 J'avais un sou, je le lui porte  
 Et je lui donne aussi mon pain.  
 Nous étions seuls! Nul ne m'a vu,  
 Et cependant maman l'a su..  
 Par qui? Par quoi?  
 Serait-ce par son petit doigt?  
 Ce petit doigt, grande merveille,  
 Comme vous, lui parle à l'oreille,  
 Oui!.. que je sois sage ou méchant,  
 Il rapporte tout à maman!

Le mien (comprenez-vous la chose?)  
 N'est pas de moitié si savant,  
 Jamais il ne parle, il ne cause,  
 J'ai beau l'interroger souvent.  
 Pourtant, puisqu'il est avec moi,  
 Ce que je fais, vite il le voit..  
 Serait-il sot, mon petit doigt?  
 Non! mais peut-être qu'à l'oreille  
 Il ne peut conter à merveille,  
 Parce qu'il manque aux doigts d'enfants  
 Le cœur qui dit tout aux mamans!

DU DRAPEAU NATIONAL.

Un enfant terrible :

—Maman, je ne serais pas surpris si Caroline mourait étouffée.

—Pourquoi? mon enfant.

—Parce que, l'autre soir, Adolphe la tenait par le cou, et si elle ne l'avait pas embrassé, il l'aurait certainement étouffée.

Caroline rougit, Adolphe rougit, la mère rougit, l'enfant sourit.

\* \* \*

Un bohème vient d'avoir un fils.

Il ne se possède plus de joie.

Il prend le miche dans ses bras et lui tient ce discours :

—Toi, dans vingt ans, tu me paieras l'absinthe!

**LE CANADIEN ILLUSTRÉ.**

Paraît tous les jeudis. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre Journal, nous leur vendrons 16 cents la douzaine. Nous donnerons 10 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Celui qui nous enverra les noms de cinq souscripteurs avec le montant de l'abonnement pour un an, recevra un sixième numéro gratis pendant six mois.

Les frais de port sont à la charge du propriétaire.

L'abonnement est invariablement payable d'avance. Nous ne ferons jamais exception à cette règle.

Toutes correspondances et envois d'argent doivent être adressés comme suit: LE CANADIEN ILLUSTRÉ, Boîte 1959 B. P., Montréal.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ est en vente chez tous les marchands de journaux, 2 cents le numéro.



**Biscuits Purgatifs Parisiens**

Le meilleur Remède contre la

Constipation, Migraine, Maux de Tête,

Etc., Etc., Etc.

Se vend dans toutes les Pharmacies et chez les seuls propriétaires.

**PICAULT & CIE.,**

75 RUE NOTRE-DAME, Coin de Bonsecours, Montréal.

IMPRIMERIE DU JOURNAL

**Le Canadien Illustré**

32, Rue Bonsecours, Montréal.

Le soussigné informe respectueusement ses amis et le public en général, qu'il est prêt à exécuter toutes sortes d'impressions dans les deux langues, telles que :

CARTES D'AFFAIRES,  
 CARTES DE VISITES,  
 CARTES DE RAFFLE ET BAL,  
 EN-TÊTES DE LETTRES,  
 EN-TÊTES DE COMPTES,  
 CIRCULAIRES,  
 MEMORANDUM,  
 ETIQUETTES,  
 LETTRES FUNÉRAIRES,  
 PETITES AFFICHES,  
 CATALOGUES,  
 PAMPHLETS,  
 OUVRAGES DE LOI,  
 Etc., Etc., Etc.

Le tout exécuté avec soin et sous le plus court délai.  
 Les prix défient toute compétition.

J. B. BYETTE. Imp.